

L'anthropologie du suicide Interprétation ou explication ?

Charles J-H Macdonald

UNE RECENSION intitulée "La singulière défaite de l'anthropologie" concernant mon ouvrage sur le suicide (Macdonald 2007), parue dans les pages de cette revue et signée par Guillaume Rozenberg (que je désignerai dans la suite de ce texte par ses initiales GR), appelle quelques rectificatifs. Je pourrais m'honorer de voir mon livre salué par un si long commentaire et me satisfaire des quelques rares mérites que GR lui reconnaît, à savoir d'avoir pris "à bras-le-corps" le problème anthropologique du suicide (p. 244), de faire preuve d'un "art consommé de l'ethnographie" (p. 245), d'offrir enfin un premier bilan critique de la littérature anthropologique sur le suicide. Toutefois, et pour l'essentiel, ces quelques notes flatteuses se trouvent noyées dans une sombre rhapsodie critique d'où le lecteur tirera sans nul doute l'impression d'une œuvre mal faite, d'une pensée dévoyée, d'un échec théorique, d'une méthodologie bancal et souffrant encore d'autres vices de forme et de fond. La rubrique "À propos" où paraît ce texte autorise peut-être son auteur à ne pas satisfaire aux conditions

d'un compte rendu, dont le premier devoir est de donner un aperçu clair et le moins subjectif possible du plan et du contenu d'une œuvre. L'ouvrage est principalement critiqué mais pas fidèlement recensé.

Tout d'abord je suis présenté comme le tenant d'une anthropologie "de veine classique" qui atteste d'une manière de "ne pas voir" (p. 244), anthropologue à la vue basse, pour le moins. M'intéressant à ces objets "de veine classique", à savoir mythes, rites et parenté, que vais-je m'occuper d'une question comme le suicide sinon en m'y sentant "autorisé" par une "observation troublante" (*id.*)? Plus tard je serai rangé dans le camp des anthropologues "désillusionnés" et "méfiants" (p. 248) vis-à-vis de leur propre discipline. D'ethnologue ringard je suis devenu un traître postmoderne. Quel destin! GR veut me faire passer pour un "fossoyeur de l'anthropologie" puisque je prétendrais que le suicide est cela, un fossoyeur de l'anthropologie, mais j'opérerais d'une façon inconséquente et contradictoire car, en fait, je fais œuvre d'anthropologue en recourant de manière un peu malhonnête

Je remercie la Florence Gould Foundation qui m'a permis de rédiger cet article dans le calme de l'Institut des hautes études (IAS) de Princeton, ainsi que ma collègue Maria Couroucli dont les judicieux conseils m'ont permis de réviser une première version de cette "réponse", mais qui n'est nullement responsable des opinions émises dans ce texte.

_____ Réponse à l'À propos de Guillaume Rozenberg paru dans *L'Homme*, 2009, 189 : 243-252.

à la culture que je fais semblant d'écarter. Je suis un culturaliste piégé par les raisonnements tautologiques et circulaires : les Palawan se suicident parce qu'ils sont suicidaires. Je mets de la culture là où il n'y en a pas (les situations) et j'en dénie l'existence là précisément où elle se trouve (la socialisation). Je ne définis pas ou mal, ou pas assez, cette notion (la culture). Je dis que le suicide chez les Palawan de Kulbi (région où j'ai observé des taux élevés de suicide) n'est pas un fait culturel, alors que pour GR il l'est. L'ethnographie proposée dans la première partie de l'ouvrage est "à contresens" et "éloigne du sujet" (p. 250). Je "fabrique", écrit-il bizarrement, un "déficit de données" (*id.*). Il y a un malentendu sur les causes et je n'ai rien compris à Durkheim auquel j'intente un mauvais procès d'intention. Et puis je tombe dans le panneau (des ethnologues de "veine classique" je suppose) qui consiste à vouloir "expliquer le suicide" et confondre ainsi interprétation et explication, ou de trop les distinguer, ou encore de privilégier la recherche des causes au détriment de l'interprétation.

Commençons donc par suivre l'excellent conseil de GR et "reprenons le dossier" de "notre ethnologue" (moi-même en l'occurrence, puisque c'est par cette expression condescendante que GR me désigne, p. 250). Qu'on me pardonne de faire le simple et succinct compte rendu que le lecteur était en droit d'attendre.

J'ai observé puis établi – par des enquêtes de terrain successives étalées sur plus d'une vingtaine d'années et par des recensements les plus précis possibles – le fait massif d'un taux de suicide *exceptionnellement* élevé dans une section d'une population ou groupe ethnolinguistique du sud des Philippines, les Palawan. Je me suis donc posé la question suivante : étant donné l'homogénéité culturelle et sociale du groupe dans son ensemble, pourquoi dans une région seulement (les bassins des rivières Kulbi et Kenipaqaan, au total environ 3000 personnes) observe-t-on de si nombreux suicides, et surtout avec une telle régularité (entre 130 et 170 pour 100000) sur une période de plusieurs générations ?

Les mêmes causes (culturelles) ne produisant pas les mêmes effets (suicidaires), j'avais un sérieux problème pour autant que je m'assignais la tâche de donner une explication anthropologique (par la culture, la société) à ce constat.

Ayant procédé à une étude de tous les cas recensés, je les ai regroupés par affinités de diverses manières afin d'y repérer des régularités donnant éventuellement lieu à une réponse à la question : pourquoi les habitants de cette région se suicident-ils ? Y aurait-il un facteur d'explication, un point commun, une disposition sous-jacente, un thème récurrent ? De cette revue de cas, trop "aride" au goût de GR (p. 246), il ne ressort aucun dispositif ou facteur décisif commun à tous. J'ai ensuite interrogé la littérature anthropologique consacrée au suicide pour y chercher deux choses différentes : d'abord des conseils de méthode ou des principes théoriques ; ensuite des données comparatives. J'ai fait alors cette découverte étonnante (banal constat d'après GR qui était déjà au courant sans doute) que des cas semblables à ceux de Kulbi se retrouvaient ailleurs dans le monde : en Nouvelle-Guinée, chez les Vaqueiros des monts Cantabriques, parmi les Indiens Jivaro et ailleurs encore. Une petite section d'une population est en proie à une épidémie chronique de suicides, épargnant leurs voisins les plus proches. Par ailleurs, en consultant la littérature non ethnologique sur le suicide, je m'avise que plusieurs équipes de généticiens ont mis au jour un facteur biologique en corrélant après autopsies des taux anormaux de sérotonine avec des actes suicidaires. Je mets deux plus deux ensemble et je trouve que si de petits ensembles endogames se démarquent par leur taux anormal de suicides et que si des facteurs génétiques sont à l'œuvre dans une *prédisposition* à la vulnérabilité suicidaire, on a là, peut-être, un facteur héréditaire supplémentaire à verser au dossier des *probabilités*.

Consignant tout cela dans les chapitres de mon livre, je commence par une mise en contexte et un exposé suffisamment détaillé de la culture et de la société palawan, particulièrement de cette région

(Kulbi). C'est l'objet d'une première partie. Traiter du suicide sans donner ces éléments aurait forcément suscité le reproche de ne pas révéler ces pans de la culture, de la pensée, des habitudes ou des comportements qui justement auraient permis de rendre compte du phénomène. Je m'en explique clairement dans l'introduction (Macdonald 2007 : 5), ce qui n'empêche pas GR de trouver cela "à contresens" et hors sujet. Le chapitre consacré aux émotions et à la notion de personne, les passages où je discute de l'eschatologie ou de la morale, là où je parle de la mort ne seraient donc pas "dans le sujet" de l'avis de GR (p. 250). Attaquant dans une seconde partie le problème du suicide, j'y consigne les faits, observations, études de cas, données statistiques et qualitatives dont j'ai parlé plus haut. Je m'attarde sur un cas particulier qui se donne comme une élaboration culturelle du phénomène consistant à traiter le suicide comme un cas d'homicide. Reprenant les faits cas par cas, je dessine des profils qui produisent une caractérologie sans grande valeur explicative en ce qui concerne le taux global – essentiellement du fait de leur diversité incompressible – mais utile et éclairante sur certaines motivations récurrentes (cf. *supra*).

Après avoir repris et analysé de façon critique – comme l'indique justement GR –, mais prudente et respectueuse des efforts explicatifs ou interprétatifs de mes collègues – comme ne l'indique pas GR –, j'en arrive à l'élaboration d'une hypothèse, un peu complexe, originale en tout cas, et qui fait une part à diverses déterminations et dimensions explicatives et/ou interprétatives. L'histoire, la psychologie, la biogénétique, la sociologie et l'anthropologie sont convoquées à la barre et chacune témoigne à sa façon. L'hypothèse que je présente *in fine* se définit comme un faisceau de facteurs dans une perspective probabiliste : l'existence d'une commotion initiale (comme les épidémies de choléra attestées à la fin du XIX^e siècle), la propagation de la vague de morts ainsi causée puis portée par un processus de socialisation (intériorisation du suicide comme option pragmatique au cours de l'ontogénèse), et la présence d'un

facteur biogénétique accroissant la vulnérabilité suicidaire. Ces facteurs ne sont pas, on le voit, d'ordre strictement culturel, mais ils traversent le milieu culturel comme ces particules dont la trajectoire est déviée mais pas arrêtée quand elles rencontrent un milieu conducteur. Cette hypothèse ne convainc pas mon critique, c'est son droit le plus strict, d'autant plus qu'une hypothèse n'est pas une démonstration (comme il m'en attribue à tort le dessein), mais une nouvelle perspective sur un phénomène, appelant de nouvelles recherches plus critiques quant à la fonction étiologique des facteurs sociaux et culturels.

Suicide et culture, explication et interprétation

Donc voilà l'affaire. On peut passer maintenant à des questions plus générales, notamment celle de l'explication versus interprétation puisqu'aussi bien cette question, en relation avec la notion de causalité, circule dans l'argumentaire critique mis en place par GR. En dépit de mes mises au point, mon censeur me prête la croyance suivante : l'anthropologie devrait "découvrir un principe sociostructurel [...] commun à tous les types de suicide", principe qui doit "ressortir au régime de la causalité" (p. 245). J'opposerais ainsi interprétation et explication ("interprétation ne saurait valoir explication" [*id.*]). D'après GR toujours, si ce principe structural commun à tous les suicides n'était pas trouvé, je me sentirais autorisé alors à sonner le glas de l'anthropologie. Il me reproche ainsi de ne faire aucun cas de ce qui serait une interprétation en termes de signification ou de fonction. Ces accusations et d'autres n'ont aucun fondement et reposent sur l'incapacité de GR à saisir le problème.

Qu'est-ce qui fait du suicide un objet d'investigation intéressant pour les sciences humaines ? Comme je l'explique longuement (Macdonald 2007 : 225-229), il y a deux façons d'envisager le phénomène et même, d'un point de vue épistémologique, deux objets distincts subsumés sous le même terme. En premier lieu, il y a une psychodynamique suicidaire, un comportement,

le processus psychique qui amène un individu, au terme d'une histoire personnelle, à se donner la mort. Il y a ensuite le taux – c'est-à-dire le nombre, la fréquence relative – de décès dus à cet acte dans une population donnée. Cette distinction épistémologique donne lieu à deux méthodologies différentes mais non exclusives l'une de l'autre, d'une part une investigation de nature prioritairement psychologique ou (ethno)psychiatrique et d'autre part une enquête prioritairement sociologique. Cette distinction fondamentale (épistémologique et non méthodologique) m'amène à parler (*Ibid.* : 227-228) de ce que GR traduit incorrectement par "erreur" (p. 247), de l'anglais *fallacy*, qu'il vaudrait mieux traduire par "aporie" ou "faute de raisonnement"¹. Il ne s'agit aucunement d'une erreur factuelle, mais de l'illusion qui consiste à penser que, d'une part, les statistiques livrent *a priori* autre chose qu'une abstraction, ou qu'elles livrent d'emblée le sens concret des actes, et que, d'autre part, l'exploration psychologique approfondie peut être automatiquement extrapolée. Il s'agit donc de deux objets distincts, le nombre et le sens si on veut. L'explication (ou l'interprétation) qui vaut pour l'un ne vaut pas nécessairement pour l'autre, c'est là tout le problème. En me reprochant finalement de n'expliquer que le taux et non pas l'"acte en soi" (p. 251), GR expose sa propre incapacité à saisir l'essence de cette question telle que je viens de la résumer.

Examinons le problème du taux (une fréquence relative annuelle donnée pour 100000 personnes par an). La propriété remarquable de ces taux n'est pas – comme l'affirme d'abord GR (p. 244) – de présenter des différences selon les groupes ou les populations, mais d'être *stables*. Leur stabilité relative (ils varient faiblement à court terme) ajoutée à leurs écarts différentiels (ces écarts persistent) semblent indiquer une propriété du groupe de référence

relativement à ses caractéristiques suicidogéniques. Mais la grande énigme que pose aux sciences humaines le sphinx de la mort volontaire est à l'intersection de ces deux problématiques : on peut être à peu près certains que l'an prochain plus de Bretons, âgés de soixante ans ou plus, veufs et sans emploi, se donneront la mort que, mettons, de jeunes Provençales mères de famille (Beudelot & Establet 2006 : 254), mais il sera impossible de savoir lequel de ces Bretons se suicidera ni si une jeune mère de famille vivant à Nice ne se donnera pas la mort. On peut prévoir les taux, pas les cas, la fréquence générale, pas les occurrences individuelles. Il faudrait nuancer mais en tout cas on peut prévoir les premiers mieux que les seconds.

La prévisibilité du taux appelle un raisonnement probabiliste. Être Breton, veuf, âgé, etc., sont des facteurs. Ensemble ils forment un faisceau de facteurs qui donnent une probabilité d'occurrence du phénomène dans la population de référence. Si je dis que les Bretons âgés et veufs se suicident plus volontiers que d'autres, je donne également une interprétation du phénomène et une explication. C'est une interprétation parce que je fais dépendre le suicide de facteurs sociaux particuliers (le veuvage, la culture bretonne), voire biologiques (l'âge), tout en rejetant d'autres (la consommation d'alcool ou l'amplitude des marées). C'est aussi, au moins virtuellement, une explication, parce que si les facteurs invoqués prédisent mettons à 100% le phénomène (chaque fois que ces facteurs sont présents, on a un suicide et, ainsi, tous les Bretons veufs et âgés se suicident) on a une cause, ou du moins ce qui ressemble très fort à une cause. Si les facteurs ne prédisent qu'à 50%, on a ceci seulement, une probabilité. Dans tous les cas on n'a pas un "principe" unique mais un ensemble de facteurs dans un modèle probabiliste qui repose sur certains présupposés interprétatifs (que la vieillesse

1. L'*Oxford American Dictionary* donne "failure in reasoning" comme définition de *fallacy*. Je dois en passant signaler un vice de forme. Quand GR me cite, il cite en fait, sans le préciser, sa traduction de mon anglais. Il traduit ainsi *veener* (angl.) par "veine" (fr.) (p. 251) ; c'est tout à fait incorrect comme procédure et à la limite malhonnête d'autant plus que, comme on le voit, GR n'est pas exactement un fin angliciste.

et la solitude donnent envie de mourir par exemple). Je ne fais rien d'autre bien sûr dans mon étude puisque j'essaie constamment de discerner les dimensions psychologiques du phénomène et donc de l'interpréter, notamment en regroupant les cas rapportés afin de "define *meaningful and recurring patterns*" (Macdonald 2007 : 216, mes italiques).

Mais le taux *global* de suicides dans la population concernée (Kulbi ou Kulbi-Kenipaçan), c'est-à-dire l'agrégation de tous les cas observés ou recensés, pose un problème spécifique. Pourquoi? D'abord pour les raisons de nature épistémologique que j'ai indiquées, mais surtout parce que l'étude même démontre que les taux partiels (une catégorie d'actes suicidaires) et différentiels affectant un secteur de la population (hommes jeunes, femmes âgées, etc.) n'expliquaient pas le taux global. Cette démonstration (la seule que j'administre et non pas celle de la mort de l'anthropologie comme me le fait dire GR) repose sur l'examen d'une situation culturellement déterminée, le mariage, dont je traite longuement dans la première partie (*Ibid.* : 80-86) et que je ne me contente nullement de mentionner par une "allusion", comme l'affirme fausement GR (p. 248). Cette institution est très précisément impliquée dans les courbes par sexe (*Ibid.* : 206-208) où son rôle est déterminant. Il est tout à fait regrettable que l'examen de ces courbes, pourtant crucial, ait échappé à l'attention de mon contempteur.

Pour faire vite voici de quoi il s'agit. Je remarque dans un premier temps (sur la base des statistiques annuelles jusqu'en 1989) deux pics de suicides dans la population. L'un est dû à des suicides de jeunes gens à qui la main d'une jeune fille est refusée. L'autre est formé par les suicides de mères de famille ou d'épouses d'âge moyen qui font face à une séparation ou à un divorce. Quelle chance pour "notre" ethnologue! Il peut rendre compte d'une bonne partie des suicides par une situation culturellement déterminée et par le stress qu'elle inflige à des jeunes hommes forcés au célibat d'une part, à des femmes qui perdent un mari d'autre part. C'était la conclusion à laquelle j'étais parvenu et que j'avais

exposée dans un article cité par GR (Macdonald 1999). C'était un parfait exemple de l'explication que j'ai nommée "sociopsychologique". Mais voilà, dix ans plus tard tout avait changé. En 2001, les courbes ne sont plus les mêmes : les jeunes hommes se suicident autant mais pas les femmes. Leur courbe est plate. La belle et inverse symétrie qui existait entre la courbe masculine en V et la courbe féminine en V renversé a disparu. Ce qui est remarquable cependant c'est que *le taux global n'a pas changé*. Tout se passe comme si le contingent annuel de suicides restait identique en recrutant dans d'autres secteurs de la population. À cela s'ajoute le fait que du point de vue global même les suicides plus fréquents liés aux situations matrimoniales n'expliquent pas tous les suicides et de loin. Répétons : les taux différentiels internes, particulièrement ceux liés à des situations culturellement déterminées – en premier lieu le mariage – n'expliquent pas le taux global. Ce qui était une "interprétation" par les facteurs culturels et sociaux et aussi une tentative d'"explication", c'est-à-dire, puisque GR ne le comprend pas, la construction d'un modèle probabiliste à partir d'un faisceau de facteurs psychologiques ou autres, n'a pas tenu le coup. Il fallait remettre sur le métier. C'est ce que j'ai tenté de faire en élaborant un modèle probabiliste à partir de facteurs autres que seulement culturels. Causalité et probabilité, interprétation et explication ne peuvent pas être complètement séparées et moins encore opposées parce qu'elles participent ensemble du même et complexe dispositif rationnel par quoi nous tentons de comprendre le monde. C'est bien à cette règle que je me conforme, quoi qu'en dise GR.

Avant d'aborder le débat sur le sujet qui fâche – la culture –, je dois tout de même appeler l'attention du lecteur sur une des accusations les plus absurdes que GR porte à mon encontre, à savoir de recourir à la "psychologie des profondeurs façon Carl Jung" (p. 248). Ni cette psychologie à laquelle je ne crois guère ni Carl Jung ne sont jamais invoqués ou cités. La méprise est due au contresens commis par GR au sujet d'un passage (Macdonald 2007 : 264) dans

lequel j'expose l'idée que de jeunes enfants, grandissant dans un milieu où des suicides d'adultes (parents, voisins) interviennent avec une certaine fréquence, intériorisent l'option suicidaire qui devient ainsi une option enfouie dans leur conscience, prête à ressurgir le moment venu. Cette option n'est pas une norme explicite de la culture comme institution mais une possibilité virtuelle, existentielle, qui gît au fond de la conscience du sujet. Je ne fais aucun appel à la notion d'inconscient collectif, que je récuse, mais tout simplement à l'histoire qui lie les membres d'une collectivité, celle où grandit le sujet qui entre dans la familiarité de la mort volontaire en la fréquentant par personne interposée, mais sans y acquiescer de façon consciente ou délibérée. Tout cela n'a rien à voir avec Carl Jung.

Cette remarque est à vrai dire une opportune introduction à notre débat sur la "culture" et sur son rôle dans l'explication et/ou l'interprétation du suicide. J'en ai suffisamment dit sur la faiblesse de certains facteurs culturels internes, présents certes, mais pas vraiment déterminants. Le premier et principal motif expliquant ma méfiance à l'égard des explications "culturelles" (passons sur l'accusation de culturalisme, une autre des déclarations gratuites et arbitraires de mon censeur, puisqu'aussi bien je pose au départ que les Palawan dans leur ensemble ne sont pas suicidaires) est le fait massif, je le rappelle, de la présence du suicide dans un groupe à tous égards semblable sinon identique sur le plan culturel et social au reste d'une population qui ne montre aucune inclination pour le suicide. Autant que je puisse en juger, le stress causé par les problèmes matrimoniaux est le même à Kulbi que celui éprouvé à la Mekagwaq, à la Tamlang, à Punang ou dans toutes autres vallées et communautés du même ensemble ethnolinguistique. Or, à la Mekagwaq ou à Punang, le prétendant éconduit ou la femme abandonnée ne se suicident pas.

Sur la définition générale de la culture, mon traitement se comprend de plusieurs manières. Tout d'abord, c'est dans un épilogue de trois pages seulement et plus exactement à la dernière page et dans cinq lignes

de l'introduction (que GR juge prématurées, pourquoi?) que j'évoque cette question. À lire le compte rendu de GR, on s'imagine que j'en fais mon souci constant. La définition que je propose n'est pas la meilleure mais pas la pire non plus ("structure symbolique et/ou ensemble de règles et de valeurs"). Et, surtout, elle sert le propos : ne peut-on penser que dans la culture d'un groupe, ce qui pousse les individus à faire ceci ou cela, ce sont les normes morales, les valeurs, les idéaux, les dispositifs symboliques, les codes prescrits de conduite ? C'est cela que je mets en doute *en ce qui concerne le suicide*. Si j'avais affaire à un interlocuteur sérieux la discussion de ce concept s'appuierait sur la connaissance de son histoire dans la discipline. Mais à quelle définition GR fait-il appel ? Une définition du type universaliste ? Relativiste ? Développementaliste ? Rationaliste ? Non rationaliste ? Cognitiviste ? Laquelle ? Avant d'accuser les ethnologues de se mettre d'accord sur une idée "sans jamais savoir vraiment de quoi ils parlent" (p. 249), il aurait fallu que GR consulte la littérature et propose la sienne, s'il en a une. En attendant, chez les Palawan de Kulbi-Kenipaqaan, il n'y a tout simplement aucune norme ou valeur, aucun dispositif symbolique, aucune croyance religieuse qui incite à se donner la mort. Les Palawan ont des normes morales très fortes qui les guident dans beaucoup d'activités, mais pas dans celle de se pendre. Enfin, et pour tout dire, quand mon ouvrage est allé à l'imprimerie, je me suis reproché d'avoir pris une position somme toute assez banale. L'idée que le comportement serait principalement déterminé par les institutions ou les normes officielles, par les artefacts idéologiques ou le contenu propositionnel de la langue, par la croyance religieuse ou la morale, a fait long feu depuis pas mal de temps. L'idée que la société comme ordre et que la culture comme système conscient de représentations "expliquent" à elles seules ou de façon prioritaire l'action humaine est une notion largement dépassée. GR affirme que l'"une des propriétés de l'objet anthropologique" est "d'être vécu par les intéressés plutôt que pensé" (p. 249). Ce n'est pas exact. L'anthropologie se préoccupe énormément

des “modèles indigènes” et de ce qui fait sens aux yeux des acteurs eux-mêmes. L’impensé n’est pas du tout la seule propriété intéressante des actes ou des situations qu’étudie l’anthropologue. Et les indigènes, contrairement à ce qu’affirme péremptoirement GR, savent souvent très bien “ce qu’ils font et pourquoi ils le font” (*id.*). Enfin, je reste très prudent et je précise à plusieurs reprises (notamment in Macdonald 2007 : 268) que ce sont les conclusions de cette étude en particulier (“my own study”) qui jettent un doute sur l’importance du rôle de la culture et de la société. Je n’exclus pas que d’autres études amènent à d’autres conclusions. Mais de telles nuances ne parviennent pas à la conscience claire de GR.

Durkheim, le gène et la société

Pour GR, je commets encore deux erreurs. La première est de penser qu’il y a des causes au suicide. La seconde est de nier qu’elles soient sociales et/ou culturelles. Il y aurait donc des non-causes mais qui seraient sociales ou culturelles. Étrange. D’après GR toujours, Durkheim lui-même ne se préoccupait pas d’expliquer le suicide. On en reste confondu. Durkheim n’aurait pas recherché les causes du suicide dans la société ?² GR se moque-t-il du monde ? Se rendant compte de son erreur mais sans vouloir la corriger, GR avoue que Durkheim parlait bien des “causes sociales du suicide” (p. 251). Mais ce serait une “ambiguïté” que GR rectifie : ce sont les causes d’une “tendance” (*id.*) ! Comme GR ne comprend pas vraiment cette œuvre classique, on ne s’étonne plus d’une certaine incapacité de sa part à en apprécier une lecture critique.

Il faut bien pour finir aborder le point peut-être le plus litigieux de l’affaire, un argument dont GR, je dois le préciser, ne fait pas son cheval de bataille. En parlant, improprement, de gène “défectueux” (p. 247), GR met certainement le doigt sur une question délicate et importante. De quoi s’agit-il au

juste ? Depuis des années, des équipes de biologistes et des généticiens, particulièrement en France et au Royaume-Uni, travaillent sur les facteurs génétiques qui pourraient contribuer à l’explication de la pathogénèse suicidaire. Le rôle de la sérotonine leur est apparu comme incontestablement décisif (Van Heeringen & Hawton 2000). Le risque suicidaire apparaît ainsi lié étroitement au système sérotoninergique (*ibid.* : 227). Rappelons que la sérotonine (5-HT) est une molécule qui est l’un des principaux agents neuromodulateurs dans le système nerveux central. La biologie moléculaire et la génétique s’unissent pour démontrer d’après ces chercheurs qu’il existe une “prédisposition définie génétiquement au comportement suicidaire” (*ibid.* : 3). “Sur le plan biologique, l’implication d’un dysfonctionnement sérotoninergique dans la physiopathologie des conduites suicidaires est largement démontrée” (Courtet, s. d. : “Recherche de critères prédictifs de récurrence suicidaire”, 2.3.1.). Dans la même étude de la récurrence suicidaire, le Dr Courtet et son équipe ont mis en évidence l’implication du gène codant pour le transporteur de la sérotonine : “les sujets porteurs du génotype ‘SS’ ont un risque multiplié par 5,4 de récidiver [...] par rapport aux porteurs du génotype ‘LL’” (*ibid.*)³. Tous ces chercheurs, au terme de nombreuses observations et d’expériences répétées (notamment des autopsies), s’accordent sur le fait que le système sérotoninergique est impliqué au premier chef dans la vulnérabilité et la prédisposition suicidaire.

Il se peut donc bien que ce facteur ou ce complexe de facteurs neurobiologiques soit ce “facteur X” dont Jean Baechler non seulement postulait l’existence, mais prévoyait la nature génétique (Baechler 1979 : 220 sqq.). Si j’ai un regret, c’est de n’avoir pas assez rendu hommage à ce grand sociologue, que GR range injustement parmi les mauvais esprits qui ont intenté un “procès d’intention” au père de la sociologie française. Au demeurant, GR ne conteste

2. Il suffit de consulter l’œuvre originale (Durkheim 1976 [1897] : 139, 141, 143, 148, 434, 450 et *passim*) pour vérifier le souci constant de l’auteur de chercher des causes et de chercher ces causes dans l’état de la société.

3. Voir aussi : Courtet et al. 2004 ; Bellivier et al. 2004 ; Jollant et al. 2005.

pas l'existence d'un facteur biologique prédisposant. Il me reproche seulement de toujours expliquer le suicide de cette façon. Rien n'est plus faux. Je m'efforce de montrer d'abord qu'il ne s'agit pas d'un facteur déterminant, mais seulement prédisposant. Je ne dis pas non plus qu'il doit toujours être présent et je me rangerais volontiers du côté de la "biologie consciente de ses limites" à laquelle fait appel GR (p. 248), mais laquelle ? GR ne donne aucune référence. Supposons que des cas de suicides ne comportent pas l'élément en question (que le facteur sérotoninergique ne soit pas impliqué), en résulte-t-il, comme le veut GR, qu'ils "échappent à [mon] explication" (pp. 248-249) ? Évidemment pas. Le modèle que je propose n'implique nullement que tous les facteurs agissent toujours de concert. C'est la présence de l'un ou plusieurs d'entre eux qui peut expliquer une élévation du taux global, pas l'occurrence de cas particuliers comportant ou non tel ou tel facteur. On en revient donc toujours au même nœud central, au même cœur du problème, celui du taux global et celui de la psychodynamique individuelle.

Et l'anthropologie comment survit-elle à tout ça ? Ce serait vraiment trop me vanter de dire que mes doutes à l'égard des explications durkheimiennes ou que mon scepticisme sur les déterminations culturelles de ce phénomène puissent en aucune manière troubler le cours majestueux de notre discipline, et encore moins la porter en terre. Tout au plus arrivera-t-on peut-être à affiner nos critères et à relativiser leurs poids. En fait, je crois que l'anthro-

pologie permet de comprendre le monde, mais surtout le comportement humain, mieux qu'aucune autre science sociale. Elle m'a permis en faisant œuvre d'anthropologue, c'est-à-dire d'observateur du comportement humain, de mieux circonscrire le problème du suicide dans la population où je l'ai trouvé. Je n'ai jamais dit que l'anthropologie ne valait rien ou qu'elle était vouée à une imminente disparition. Ces déclarations tapageuses que GR me prête ne sont pas les miennes, mais les siennes. J'ai simplement émis des critiques sur certains de ses présupposés. J'ai aussi fait œuvre d'anthropologue en cela.

Pour ce qui est de la mauvaise recension dont mon livre a fait l'objet de la part de GR, j'ai en fin de compte des sentiments ambivalents. Sa lecture pour le moins approximative et ses contresens répétés sont fâcheux parce qu'ils jettent un discrédit injustifié sur les conclusions de longues recherches. Ses accusations embrouillées procèdent également d'un amateurisme assez singulier. Enfin, le dénigrement systématique auquel GR s'est livré peut être confronté aux commentaires positifs que mon travail a reçu dans les comptes rendus d'autres revues internationales (Pertierra 2007 ; Ugarte 2008 ; Okamura 2008). Les correctifs qu'il m'a contraint d'apporter m'ont fourni cependant une heureuse opportunité de reprendre ce sujet passionnant pour tenter de mieux le situer, de façon critique, dans la pensée anthropologique.

Institute of Advanced Study, Princeton

Centre national de la recherche scientifique, Marseille

cmacdonald@ias.edu

Baechler, Jean

1979 *Suicides*. New York, Basic Books.

Baudelot, Christian & Roger Establet

2006 *Suicide. L'envers de notre monde*. Paris, Le Seuil.

Bellivier Frank, Pauline Chaste & Alain Malafosse

2004 "Association between the TPH Gene A218C Polymorphism and Suicidal Behavior : A Meta-Analysis", *American Journal of Medical Genetics* 124B (1) : 87-91.

Courtet, Philippe

S. d. *Recherche de critères prédictifs de récurrence suicidaire*. DRRC Languedoc-Roussillon, CHU Montpellier, Service de psychologie médicale et psychiatrie.

Courtet, Philippe et al.

2004 "Serotonin Transporter Gene May Be Involved in Short-Term Risk of Subsequent Suicide Attempts", *Biological Psychiatry* 55 (1) : 46-51.

Durkheim, Émile

1976 [1897] *Le Suicide. Étude de sociologie*. Paris, Presses universitaires de France ("Bibliothèque de philosophie contemporaine").

Jollant, Fabrice et al.

2005 "Impaired Decision Making in Suicide Attempters", *American Journal of Psychiatry* 162 (2) : 304-310.

Macdonald, Charles J-H

1999 "La mort volontaire aux Philippines", in Adam Kiss, ed., *Suicide et Culture*. Paris, L'Harmattan : 133-151.

2007 *Uncultural Behavior. An Anthropological Investigation of Suicide in the Southern Philippines*. Honolulu, University of Hawai'i Press.

Okamura, Jonathan Y.

2008 "Review of Charles Macdonald, *Uncultural Behavior. An Anthropological Investigation of Suicide in the Southern Philippines* [Honolulu, University of Hawai'i Press, 2007]", *American Ethnologist*, 35 (2) : 2109-2112.

Pertierra, Raul

2007 "Review of Charles Macdonald, *Uncultural Behavior. An Anthropological Investigation of Suicide in the Southern Philippines* [Honolulu, University of Hawai'i Press, 2007]", *Bijdragen tot de Taal-, Land, en Volkenkunde* 163 (4) : 593-595.

Ugarte, Eduardo F.

2008 "Review of Charles Macdonald, *Uncultural Behavior. An Anthropological Investigation of Suicide in the Southern Philippines* [Honolulu, University of Hawai'i Press, 2007]", *The Australian Journal of Anthropology* 19 (1) : 112-113.

Van Heeringen, Kees & Keith Hawton, eds

2000 *The International Handbook of Suicide and Attempted Suicide*. New York, Wiley.